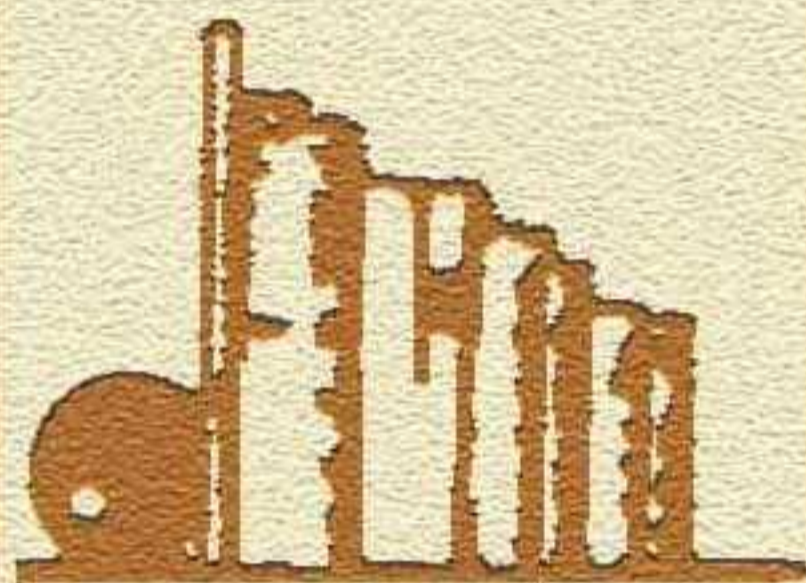


BIBLIOTHÈQUE  
VIRTUELLE  
FABRÉ-PALAPRAT



IV . XI . M M I V

**ESQUISSE**

**DU MOUVEMENT HÉROÏQUE**

**DU**

**PEUPLE DE PARIS,**

*Dans les Journées Immortelles*

**DES 26, 27, 28 ET 29 JUILLET 1830;**

*ou*

Lettre adressée au Lieutenant-Colonel BOYER, l'un des  
Soldats de la Grande-Armée,

PAR SON AMI

**L'ABBÉ-PALAPRAT,**

*Médecin à Paris.*

**SE VEND AU PROFIT DES VICTIMES.**

*Prix : 1 fr. 50 cent.*

**PARIS,**

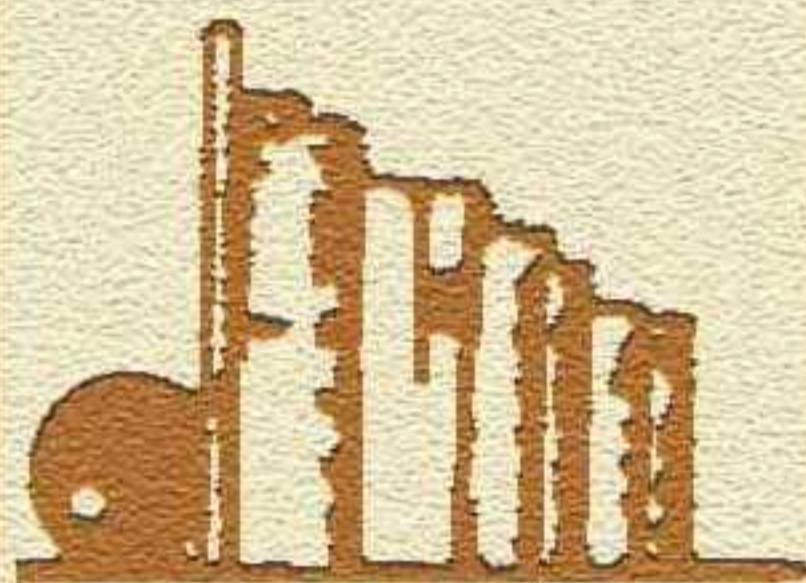
CHEZ { A. GUYOT, Éditeur, rue Neuve-des-Petits-Champs, n° 37;  
AMYOT, Libraire, rue de la Paix, n° 6;

ET CHEZ TOUS LES MARCHANDS DE NOUVEAUTÉS.

\*\*\*\*\*

1830.

BIBLIOTHÈQUE  
VIRTUELLE  
FABRÉ-PALAPRAT



IV . XI . M M I V

AVIS

M. A. CHYOT, Auteur de cette Lettre, étant dans  
l'intention de joindre au Recueil supplémentaire de  
ces Lettres de publications de toute nature, qu'il  
aura sous sa main, tous les points  
de la République, dans les bureaux des 28, 29 et 30 juillet.

**ESQUISSE**

**DU MOUVEMENT HÉROÏQUE**

et de ces divers actes, à vouloir bien lui en  
adresser la note, au Bureau des Lettres-Champs n. 27.

DU

**PEUPLE DE PARIS.**

10106/10A5

## **AVIS.**

M. A. GUYOT, Éditeur de cette Lettre, étant dans l'intention d'y joindre un Recueil supplémentaire de tous les actes de patriotisme, de quelle nature qu'ils puissent être, qui ont été improvisés sur tous les points de la capitale, dans les journées des 28, 29 et 30 juillet 1830, nous invitons les personnes qui auraient connaissance de ces divers actes, à vouloir bien lui en adresser la note, rue Neuve-des-Petits-Champs, n° 37.

PEUPLE DE PARIS.

**ESQUISSE**

**DU MOUVEMENT HÉROÏQUE**

**DU**

**PEUPLE DE PARIS,**

*Dans les Journées Immortelles*

**DES 26, 27, 28 ET 29 JUILLET 1830;**

**OU**

Lettre adressée au Lieutenant-Colonel BOYER, l'un des  
Soldats de la Grande-Armée,

**PAR SON AMI**

**FABRÉ-PALAPRAT,**

*Médecin à Paris.*

---

**Se vend au profit des Victimes.**

---

**PARIS,**

**CHEZ** { A. GUYOT, Éditeur, rue Neuve-des-Petits-Champs, n° 57;  
AMYOT, Libraire, rue de la Paix, n° 6;

**ET CHEZ TOUS LES MARCHANDS DE NOUVEAUTÉS.**

\*\*\*\*\*  
1830.



# ESQUISSE

## DU MOUVEMENT HÉROÏQUE

DU

## PEUPLE DE PARIS.

---

Paris, le jeudi 29 juillet 1830, 11 heures du soir.

B. R. FABRÉ - PALAPRAT, *Chevalier de la Légion-d'Honneur, Président de la Société royale académique des Sciences (1), Docteur en médecine de la faculté de Paris, à M. Théodore BOYER-SILLANDES, Chevalier de la Légion-d'Honneur, Chef d'escadron en retraite, et l'un des soldats*

---

(1) Ne sois pas étonné de me voir prendre et te donner ici un titre académique que le ministre Corbière avait voulu anéantir.

Tu sais que ce trop célèbre éteignoir avait supprimé la société académique, nonobstant l'ordonnance royale qui l'avait établie, et cela, parce que



*de la Grande-armée, Membre correspondant de la Société royale académique des Sciences, à Cordes-d'Alby, département du Tarn.*

JE n'y tiens pas, mon ami. Il faut que je t'écrive, pour te faire part de l'élan admirable, héroïque, du peuple parisien.

Si je n'en avais été le témoin, j'aurais de la peine à le croire. Mais *quæque ipse..... vidi*; je te le transmets.

A peine, lundi matin 26 juillet, le *Moniteur* avait paru, que, par l'effet d'une commotion en quelque sorte électrique, la population entière a éprouvé, à l'instant même, le besoin de briser ses fers. Sur le soir, tout était en marche; les citoyens cherchaient des

---

cette société renfermait de grandes lumières et qu'elle aimait le grand jour.

Nous avons tous protesté; et aujourd'hui nous rentrons dans nos droits.

citoyens, et huit heures n'avaient pas encore sonné, que déjà, dans la plupart des quartiers, les flots du peuple faisaient présager qu'avant peu la contre-révolution serait brisée, et que le soleil de la France ne se leverait bientôt plus pour éclairer la tyrannie. Jeunes, vieux, hommes, femmes, riches, pauvres, tous par leurs regards, leurs gestes, et ce je ne sais quoi qui se sent et ne peut se décrire, tous semblaient se communiquer leurs pensées et se donner, sans mot dire, rendez-vous pour le combat.

La nuit qui suivit cette journée ne fut que l'image du calme qui précède la tempête.

Le lendemain matin, le mouvement du peuple annonçait le moment de la crise. Tous les fronts respiraient le besoin de la liberté; tous les bras étaient levés pour la conquérir. Néanmoins, au milieu de cette grande et majestueuse agitation d'un peuple indigné, aucun désordre, aucun trouble, aucun manque de respect pour l'autorité ne

se sont manifestés. Chacun semblait attendre encore de la justice ce qu'il avait résolu d'arracher à la force et à la perfidie (1).

Cependant, vers deux heures, un régiment de gendarmes de la ville à cheval, rangé en bataille sur la place du palais d'Orléans, osa outrager les citoyens en les menaçant de ses armes; et quelques instans après, il eut l'infamie et la lâcheté de se précipiter sur une masse d'hommes, de femmes et d'en-

---

(1) Tu sais que depuis long-temps l'indignation contre l'exécrable et stupide tyrannie des ministres était à son comble.

Fidèles à nos sermens, nous avions le droit de vouloir et nous voulions l'exécution de la Charte de la part du Gouvernement.

Avec la Charte, Charles X eut été pour nous un dieu. Avec ses ministres et l'absurde volonté de les opposer, en tout et pour tout, aux vœux du peuple le plus aimant et le plus dévoué, Charles X s'est perdu.

Aujourd'hui il est tombé du trône. Nul ne peut l'aider à se relever. J'ignore si je serai prophète :

fans, marchant tranquillement et sans armes : j'y étais. Un citoyen eut le bras emporté à mes côtés par le sabre d'un de ces soldats ; et non loin de là une dame aurait eu la tête fendue , sans la présence d'esprit d'un ouvrier qui l'étendit à l'instant par terre pour lui sauver la vie.

La chute d'un nombre de victimes , malheureusement trop grand , fut le signal de

---

mais j'ose prédire que même ses amis les plus *obséquieux* ne tarderont pas à condamner sa conduite , pour avoir moins à rougir d'avoir abandonné leur bienfaiteur. Mon cher Boyer, je n'ai jamais rien demandé ; aucune faveur ne m'a jamais été accordée ; mais si j'avais accepté le plus petit don de Charles X, je le suivrais jusqu'à l'extrémité de la terre. En vieillissant, ce roi était devenu puérilement dévôt , et il avait le malheur de croire qu'avec un signe de croix il soumettrait l'univers. Il est victime d'une croyance aveugle aux prêtres et aux hypocrites.

Plaignons-le , mais restons libres !

la vengeance nationale ; et, le soir, même de nombreuses patrouilles de citoyens armés apparurent spontanément dans tout Paris. L'ordre le plus admirable présidait à ce noble mouvement que j'appellerai magique, et que nul n'avait pu ni pressentir ni ordonner.

C'était le prélude de la journée du lendemain.

Des pelotons de gendarmerie et de la garde royale se répandirent la nuit dans toutes les rues de Paris ; ils osèrent de nouveau tirer sur les citoyens qui, pour cette fois, surent, malgré leur infériorité, répondre avec une noble assurance aux coups de leurs assassins, et faire, en quelque sorte, l'essai de forces qui devaient, quelques heures plus tard, précipiter dans le néant les ennemis des libertés publiques.

En attendant, et par une sage précaution prescrite par le seul instinct, les lanternes de la ville ont été, en général, détruites et presque au même instant, pour ôter aux sa-

tellites d'une poignée de misérables un des moyens de diriger leurs coups contre les citoyens.

Le lendemain matin, les places, les principales rues, les quais, les ponts étaient encombrés de régimens de la garde, de gendarmes et d'artillerie dont le feu, dirigé selon le plan-Polignac (1), n'épargnait qui que ce soit.

C'est alors que ces braves Parisiens, ce peuple de héros que des hommes de boue ont voulu ravalier à leur niveau, en le traitant de *canaille*, c'est alors qu'il s'est montré digne de lui.

Dans tous les quartiers sans exception, et, malgré le feu des soldats, les rues ont été dépavées; des pierres apportées dans les divers étages ont été mises en réserve pour

---

(1) Tu sais que le ministre Polignac avait ordonné de tirer où l'on pourrait et comme l'on voudrait.

aider, avec les meubles de toute espèce, à écraser les hommes à canon. Bientôt les citoyens, armés de fusils, de sabres, d'épées, de piques, de broches, de fourches, de bâtons, de pistolets, etc., ont assailli les troupes dans tous les coins de la ville, mais surtout dans la rue Saint-Antoine, tandis que des croisées une grêle de balles et d'objets de toute sorte renversait morts les infâmes assaillans dont les chefs avaient eu la lâcheté de quitter Paris, en attendant une victoire qui ne leur eût coûté que le sang de leurs esclaves.

Avant peu, cette unanimité d'efforts incroyables a fait pressentir qu'avec de la constance le triomphe serait pour la liberté; et déjà, vers deux heures, les troupes urbaines, composées de toutes les classes des citoyens, s'étaient emparées de quelques pièces de canon, de plusieurs corps-de-garde et d'un grand nombre de prisonniers qui tous ont été partout respectés, mais dont les armes

ont fourni de nouveaux moyens de marcher au plus noble , au plus glorieux triomphe qui ait jamais existé !

Je dois à la justice de déclarer qu'en général les régimens de la ligne ont agi avec une sagesse , je dirai même avec un patriotisme , dignes des plus grands éloges.

Ils ont laissé aux Suisses et à la garde royale l'odieuse de l'attaque.

Un seul , dit-on , s'est oublié un instant jusqu'à tirer sur ses concitoyens ; mais nous savons que presque tous les soldats ont tiré en l'air.

Deux régimens s'étaient , dans la soirée , réunis aux patriotes , mais après avoir demandé et obtenu qu'ils ne se battraient pas contre ceux avec lesquels ils avaient reçu l'ordre de marcher.

Cependant , au milieu de cette sainte agitation d'hommes armés pour la liberté , le loyal et courageux tribunal de commerce ,



présidé par M. *Ganneron* (1), rendait un jugement remarquable par lequel il flétrissait les ordonnances qui ont allumé l'incendie.

Quelques citoyens, pris parmi les députés (2), ne craignaient pas de se réunir

---

(1) Les autres juges sont : MM. *R. Vassal*, président titulaire ; *Remi Claye*, *Vernes*, *Lemoine-Tacherat*, *Sanson-Daviller* et *Gallant* ; M. *Ruffin*, greffier en chef.

On assure que les juges suppléans ont adhéré à ce mémorable jugement.

(2) MM. le général *Lafayette*, *Jacques Lafitte*, le général *Gérard*, le général *Lobeau*, de *Schonon*, de la Cour royale, et *Casimir Perrier*, dont les noms, ainsi que ceux des juges du Tribunal de commerce, seront à jamais un objet de vénération.

On avait annoncé que M. le duc de *Choiseul* faisait partie du Gouvernement provisoire ; les amis de la liberté ont vivement regretté que la nation ait été privée des conseils d'un aussi digne citoyen, et qu'il n'ait pu concourir au grand œuvre de notre révolution.

Aucun de nous ne pourra jamais oublier les ser-

pour donner une direction à ce sublime mouvement du peuple. Le citoyen des deux mondes , le vétéran de la liberté , l'illustre général *Lafayette* prenait le commandement de nos braves ; et la nuit , par suite de la généreuse et si patriotique résolution des immortels députés qui ont osé se constituer en gouvernement provisoire , sous le glaive , disons-le , et sous le poignard des tyrans , des ordres , malgré des milliers d'obstacles , ont été apportés dans tous les quartiers pour l'exécution du plan qui venait d'être arrêté.

Les héroïques élèves des écoles polytechnique , de médecine et de droit ont été chargés de transmettre ces ordres et de conduire les groupes armés.

Le mercredi matin, presque toutes les rues

---

vices qu'il a constamment rendus à la cause nationale , et principalement à la Chambre des Pairs.

*Dau*

se sont trouvées barricadées à tel point que j'ai encore de la peine à concevoir l'ensemble d'efforts qu'il a fallu faire pour exécuter aussi promptement un aussi immense travail; mais les casernes, le Louvre, les Tuileries, les quais du nord, depuis les Champs-Élysées jusqu'au-delà de la Grève, l'Hôtel-de-Ville et quelques points importants où les troupes soldées pouvaient trouver un asile, étaient encore en leur pouvoir.

Sur le quai de l'École, sous mes croisées, un renfort imposant de cavalerie et d'artilleurs de la garde échangeait sa mitraille et ses balles contre les balles des patriotes placés, en partie, sur la place d'Henri IV, la descente des bains Vigier et les quais de la Monnaie et Conty, en face de ma maison.

Souvent les soldats, qui osaient se dire nos protecteurs, tiraient sur les maisons pour éloigner des croisées les habitans auxquels, d'ailleurs, la largeur du quai et le soin qu'avaient les troupes de se tenir contre le trot-

toir ne permettaient point de lancer contre eux, avec avantage, des pierres et d'autres objets, ainsi que cela avait lieu dans les rues où les citoyens, aidés des femmes et des enfans, pouvaient frapper, en même-temps, des deux côtés. Mais ce qui était le plus nuisible et empêchait de se porter aux fenêtres, c'était le feu de nos amis de l'autre rive, dont le plomb pénétrait trop souvent dans les habitations; mes croisées, entre autres, n'ont pas été épargnées.

Pendant ce temps, j'étais appelé pour aller, au milieu du sifflement des balles, porter des secours aux blessés; et j'ai, plus d'une fois, risqué d'y perdre la vie: mais, grace au ciel, j'ai été conservé pour jouir de la gloire qui vient de couronner nos travaux.

La nuit s'est passée sans aucune action décisive.

Ce matin vers quatre heures, quelques pelotons des défenseurs de la patrie se sont montrés au sud du Pont-Neuf. Ils se sont

divisés en colonnes pour se porter dans les diverses directions qui leur avaient été assignées. Des tirailleurs se sont placés à tous les points d'où il était possible de combattre les postes ennemis.

A cinq heures apparaît un nouveau bataillon composé de jeunes gens, conduits par un élève de l'école polytechnique (1), et précédés par un *sapeur de seize ans*, armé d'une masse de fer.

Ils osent s'avancer sur le Pont-Neuf et le quai de l'École, au bruit de deux timbales cassées et d'un tambour crevé, battu sur la caisse au moyen d'un bâton. Dans quelques

---

(1) Honneur! mille fois honneur aux héroïques élèves de l'école polytechnique! partout, sans exception, ils se sont montrés dignes enfans de la Patrie. Partout ils ont fait des prodiges de valeur.

En attendant le grand jour de la reconnaissance nationale, qu'ils veuillent bien permettre à un simple citoyen de leur offrir un hommage de son admiration et de son respect.

instans une jeunesse pleine de valeur , mais presque étrangère à l'art de la guerre , une jeunesse digne de toute notre admiration , avec de vieux fusils , pour la plupart , de rebut , a pu , de son bouillant courage , et par un des plus beaux faits d'armes que revendiqueraient avec orgueil les vétérans d'Austerlitz et de Marengo , repousser vers le quai du Louvre , des masses de soldats disciplinés , armés jusqu'aux dents , gorgés d'argent et de liqueurs fortes , et protégés par une formidable artillerie.

Le fils et un des neveux de notre M. *Adet*, conseiller-maitre à la Cour des Comptes (1) (M. *Ernest Adet de Roseville* et M. *Auguste*

---

(1) M. Adet vient de me communiquer l'heureuse pensée qu'il a de proposer à la Commission administrative du Gouvernement :

1° De faire inviter, par le Corps municipal, la Garde nationale et les habitans de Paris à porter le deuil des braves tués dans les mémorables journées des 27, 28 et 29, pendant le temps consacré par

*Adet* des Fontaines), se trouvaient au milieu de ces braves.

Je suis fier de t'apprendre que nos compatriotes *Higon*, étudiant en droit, et *Céré*, étudiant en médecine, qui te remettront cette lettre, commandaient chacun une escouade de cette intrépide jeunesse (1); j'ai

l'usage pour le deuil d'un frère; 2<sup>o</sup> de faire prononcer leur éloge funèbre à une époque déterminée avec une pompe convenable à la circonstance.

Je ne doute pas que, dès que la commission aura connaissance de la proposition de M. Adet, elle ne se hâte de prendre toutes les mesures les plus convenables pour l'accomplissement d'un vœu qui est dans le cœur de tous les Français..... Mais pourquoi la France entière ne serait-elle pas appelée à pleurer et honorer les braves qui sont morts en défendant ses libertés?

(1) Je réclame des Cordéens une couronne de chêne et de lauriers pour ces deux braves.

Si j'étais assez heureux pour être à Cordes à leur arrivée, je solliciterais l'honneur de la poser sur leur tête.

eu le bonheur de les embrasser au moment du combat.

C'est alors que, pour la première fois, depuis quinze ans, j'ai pu saluer les nobles couleurs de la Nation !! Mon ami ! j'ai pu me mettre à genoux devant le drapeau tricolore qu'avaient arboré les valeureux élèves de nos écoles, ainsi que tous nos bataillons, et que venaient de conquérir et la haine pour d'absurdes tyrans et le besoin impérieux de replacer la France au rang qu'elle avait acquis par des milliers de victoires.

Peu-à-peu ces braves et glorieux enfans se sont emparés de toutes les issues du quai, des escaliers qui conduisent à la rivière et de la pompe de l'École. De ces points, où ils se sont placés en tirailleurs, ils ont jonché de morts le palais du Louvre garni de Suisses, en dehors et en dedans, et dont un feu de file toujours soutenu, moissonnait à chaque moment ces jeunes gens dont la bravoure ne pourra jamais être décrite.



Je le sais mieux que personne , j'étais là aussi pour y remplir mon devoir.

Secourus enfin , par un renfort d'autres braves , et se formant en bataillon serré , ils ont marché contre les Suisses. A deux heures, ils étaient devant le Louvre , sous la colonnade. A deux heures et un quart , les portes du palais avaient cédé à leurs efforts ; et , après un combat sanglant , les soldats stipendiés de *Charles X* se sont vus honteusement chassés de ce Louvre , d'où *Charles IX* tira sur le peuple avec une carabine.

Tu n'apprendras point , sans verser des larmes d'admiration , que le *sapeur de seize ans*, armé de sa seule masse et d'un courage surnaturel , s'est précipité le premier , a renversé tous les obstacles et a eu le bonheur de voir sa jeune audace couronnée d'un succès sans exemple.... Mais la France n'apprendra point sans douleur, que ce héros a eu le bras gauche et la jambe droite fracassés!!!

Je ne connais pas encore le nom qu'a illustré ce jeune brave.

Pendant que nos intrépides amis se rendaient maîtres du Louvre , une colonne venue du Faubourg-Saint-Germain , composée comme l'était celle du héros - sapeur, et dans laquelle se trouvait notre ami *Valleray* jeune , n'a pas craint de s'avancer au pas de charge sur les Tuileries , par le pont Royal , d'entrer dans le Carrousel , en bravant les canons de la garde royale , et de faire le siège du château que défendait l'élite de la même garde.

Malgré la plus épouvantable résistance, et après l'arrivée des vainqueurs du Louvre qui avaient déjà repoussé, en partie, les troupes chargés de la défense du Carrousel, le château a été emporté.

La garde s'est jetée sur le pont tournant où elle a entraîné son artillerie au galop.

La troupe qui occupait encore un des côtés

du Carrousel , s'est portée par la rue Saint-Honoré , sur la place du Palais-Royal , où elle a fait feu sur le peuple qui encombrait cette place. A l'instant s'est engagé un combat épouvantable qui a duré près d'une heure : mais affaiblie par la perte d'un grand nombre des siens , et ne pouvant plus résister aux efforts des citoyens accourus de toutes parts , la troupe s'est vue forcée de se rendre.

En ce moment tous les points de la capitale étaient occupés par les patriotes ; et une proclamation du général Lafayette est venue annoncer *urbi et orbi* que la France était libre !!!.....

Malgré les pertes si douloureuses qu'a faites la patrie (1), un changement aussi prompt

---

(1) Dans presque tous les quartiers où s'est portée la Garde royale , les citoyens lui ont opposé la plus glorieuse résistance. Tous étaient décidés à vaincre ou mourir. Mais c'est surtout à l'Hôtel-de-Ville que le combat a été terrible : trois fois les patriotes

dans notre situation , un passage aussi rapide de la servitude à la liberté , a répandu la joie et le bonheur dans tous cœurs éminemment français.

Tout le monde , à très-peu d'exceptions près , est dans une sorte d'ivresse ; et j'ai la conviction que l'enthousiasme parisien ne tardera pas à électriser tous nos départemens.

Tu seras heureux , j'en suis certain , d'apprendre que l'amour de la gloire et de la liberté devient le lien sacré des nations.

Mon ami ! j'ai vu parmi ces braves qui ont combattu près de nous , qui ont emporté d'assaut le Louvre , j'ai vu parmi ces braves *de jeunes Anglais qui ont voulu être Français*,

---

sont montés à l'assaut ; et ce n'est qu'après des efforts inouïs , et dignes seulement d'un peuple qui *veut* être libre , que les citoyens ont pu arracher l'étendard anti-français qui flottait sur l'horloge , et y placer le drapeau de la nation.

*en versant leur sang pour la France , et cimenter ainsi l'union de deux grands peuples nés pour être libres.*

Honneur ! honneur à ces dignes amis ! non , non , désormais il ne saurait y avoir d'étrangers en France ! En touchant le sol français , qu'ils deviennent tous nos frères ! En Angleterre , nous serons Anglais !

Encore une fois , mon ami ! que je te plains de n'avoir pu prendre part au mouvement sublime d'un peuple de héros !

Je voudrais pouvoir te dédommager en te racontant tout ce que j'ai pu voir.

J'essayerai demain si cela m'est possible.

En attendant , adieu , mon ami ! je suis harrassé de fatigue. Je vais essayer de prendre un peu de repos , si toutefois on peut se reposer lorsque le cœur et la tête se trouvent sous l'empire de la plus noble exaltation.

Pardonne le désordre de ma lettre. Tout est ici d'inspiration. Mais je regrette , je l'avoue , de manquer des moyens d'esquisser digne-

ment le plus admirable tableau que l'imagination puisse concevoir. Je dois laisser à d'autres une tâche trop au-dessus de mes forces. Je n'ai prétendu qu'à jeter sur ce papier quelques traits des grandes choses que j'ai été appelé à contempler ; puissé-je , du moins avoir exprimé comme je les sens les impressions que j'ai reçues !

Brave et noble soldat des temps de notre gloire , tu sauras leur donner les couleurs de l'héroïsme. Bientôt , je l'espère , si le modeste traducteur , en beaux vers français des églogues de Virgile , a trop long-temps condamné sa muse au silence , il saura se réveiller au bruit de tant de merveilles ; et le cœur de ses amis pourra trouver à la fois dans ses chants de victoire le bonheur d'applaudir à la fois un guerrier poète , et de célébrer avec lui les exploits de nos héros !

Je quitte la plume à regret ! j'ai encore à te dire tant de choses ! que de traits particuliers de bravoure , d'honneur , de spartia-

tisme , de grandeur d'ame , de philanthropie , de désintéressement dont tout Paris a été le témoin , j'aurais à te raconter !

Mais à demain , adieu , mon cher Boyer ! je te presse contre mon cœur. Tu sais combien je t'aimais ! eh ! que doit-ce être aujourd'hui où tu m'apparais au milieu des combats ! oui ! tu eusses fait , à toi seul , tout ce qu'ont fait autour de moi les plus braves des braves , les héros des héros !

Encore un mot , mon ami : Aujourd'hui , il y a quelques heures , non loin de nous , rue du Roule , un jeune Français , par une résolution sublime , s'avance sur un canon en chancelant , simule l'homme qu'a frappé un coup qui va devenir mortel , tombe sur la pièce , se relève à l'instant , poignarde un canonnier , de ses deux pistolets en abat deux autres , tourne le canon et le livre aux Citoyens (1) !!!...

---

(1) Ce trait , d'une admirable intrépidité , a eu

Une jeune dame reconnaît son frère parmi des morts. Elle vole chez elle, prend des habits d'homme, un sabre, un poignard, se porte vers le Louvre, monte à l'assaut, combat comme un lion, et après avoir semé la mort parmi nos ennemis, et avoir vengé la patrie et son frère, elle tombe frappée d'un coup de sabre à la cuisse... Reconnue à l'instant, chacun s'empresse de voler à son secours : le soir même, elle avait reçu les honneurs du triomphe.

L'on vient de m'apprendre qu'un de mes amis, dont le nom rappelle toutes les vertus,

---

pour témoin un grand nombre de nos camarades, qui en ont fait le rapport à mon voisin et ami, *M. Rousselle*, un des braves capitaines de la garde nationale de Paris. On ne connaît pas encore le nom de ce jeune homme, qui est étranger à notre légion. D'après les recherches que l'on fait, nous devons espérer qu'un nom aussi glorieux recevra les honneurs qui lui sont dus.



le jeune Lanjuinais , pair de France , voulant à la fois défendre son pays et honorer la pairie , s'est jeté dans la mêlée , revêtu de l'habit de pair , et après avoir combattu avec la plus rare intrépidité , s'est emparé d'un canon.

Une femme près de la Trésorerie , voit de la croisée son mari tomber , frappé d'un coup mortel , elle descend , l'embrasse , prend ses pistolets , en criant : *Tu as fait ton devoir , je vais faire le mien.* Elle marche droit sur la garde royale et brûle la cervelle à deux soldats.

Laisse-moi encore te raconter un trait non moins admirable d'un autre genre , ou , si tu veux , une aventure qui m'est arrivée.

Fatigué du fracas des armes dont nous étions enfin , en partie , délivrés , je m'avançais vers le bas de la rue St.-Honoré , lorsqu'un homme de cinquante ans environ , tenant , d'une main , un fusil de munition , et

de l'autre un sabre ensanglanté, ayant une savatte à un pied, et l'autre pied sans chaussure, portant un vieux pantalon en lambeaux et couvert de sang, vêtu seulement d'une chemise grossière et déchirée, dont la figure noircie par la poudre, la fumée et je ne sais quoi encore, présentait un ensemble de hideux que je n'essayerai point de décrire, cet homme se laisse tomber à mes pieds.

Je le prends d'abord pour un homme ivre; mais bientôt, j'acquiers la conviction qu'il est tombé de fatigue et d'inanition. Je me penche vers lui. Je veux essayer de le relever. Il me demande du pain. Il n'avait rien pris de la journée. Une balle avait traversé le mollet de la jambe gauche; et depuis le matin, malgré sa blessure, malgré la faim, la soif, la chaleur et la fatigue, il n'avait cessé de combattre. Il était à l'assaut des Tuileries.

Une digne dame (1) eut la bonté de me donner son mouchoir et de me procurer de l'eau. Je pansai la plaie de ce brave ; et croyant avoir encore un devoir à remplir, je

---

(1) Au prochain courrier, je te ferai connaître les traits de dévouement admirable des dames parisiennes. Il n'est point de sacrifices qu'elles ne se soient imposés, pour exciter, s'il en eût été besoin, leurs maris, leurs frères, leurs enfans à voler à la défense de la patrie : pour soulager les blessés et porter partout des secours de toute espèce, en même temps que la plupart atteignaient les ennemis de leurs croisées, et que quelques-unes les combattaient corps à corps!!! Je te dirai tout cela, mon ami!!!

Dans mon quartier, les habitans ont rivalisé de zèle pour voler au secours des blessés.

Pour être juste, il faudrait les citer tous. Mais, du moins, qu'il me soit permis de te faire connaître des personnes modestes dont la seule ambition a été le bonheur de se rendre utiles.

M. Noguez, limonadier, quai de l'École, n° 20,

le priaï d'accepter cinq francs pour se procurer de la nourriture.

A ces mots, cet homme, comme saisi d'une profonde iudignation, se relève, saisit son

---

dont le domicile, le linge et toutes les provisions ont été constamment à la disposition des blessés. Son café m'a ser i plusieurs fois d'ambulance.

Madame veuve *Blanchecape*, portière de la même maison, qui m'a secondé par un zèle admirable.

J'ajouterai que son fils (*Auguste*), voltigeur dans le 1<sup>er</sup> bataillon du 5<sup>e</sup> de ligne a su empêcher ses camarades de faire feu sur le peuple. Lorsqu'ils ont été forcés d'obéir aux ordres de leurs chefs, ils ont tiré en l'air.

Madame *Maréchal*, portière, au n<sup>o</sup> 24, qui, pendant la soirée du mercredi, a donné, sans distinction de couleur, des soins de mère aux blessés qui tombaient sous ses yeux, et a donné jusqu'à son lit pour y faire placer un malheureux dragon dont une balle avait traversé la vessie, et qu'il m'a été impossible de sauver.

J'aurais aussi à citer la belle conduite d'un grand

sabre... *de l'argent ! s'écrie-t-il ; de l'argent ! à moi qui combats pour la liberté ! misérable ! tu oses m'offrir de l'argent ! à moi ! à*

---

nombre de nos médecins. En attendant que j'aie recueilli le plus de faits possible , je ne veux pas clore ma lettre sans rappeler que notre savant compatriote, *M. Jules de Fontenelle*, l'un des courageux médecins qui se rendirent à leurs frais à Barcelone, pour y étudier la fièvre jaune , a , dans les journées des 28 et 29 juillet, non-seulement prodigué les soins les plus empressés à un très-grand nombre de blessés, à la place de Grève; mais on l'a vu même, à travers les balles, aider à transporter les malheureux, et employer presque tout son linge pour appliquer le premier appareil à leurs blessures.

Je ne puis non plus me dispenser de signaler la belle-conduite d'un de nos professeurs les plus distingués, *M. le docteur Rostan*, voué à jamais au culte de la liberté, dont les principes n'ont varié dans aucune circonstance, et qui, voulant joindre l'exemple aux préceptes, a paru devant le Louvre, et a monté à l'assaut avec une partie de ses élèves.

*moi ! soldat français, soldat de la patrie !*

Il lève son arme, est prêt à me pourfendre...

Je me jette sur lui ; je l'embrasse ; je pleure

Je dois aussi ne point passer sous silence le zèle tout philanthropique d'un médecin non moins recommandable, dont la modestie égale les talens, et qui semble n'exister que pour cacher le bien qu'il aime tant à faire, M. le docteur *Chardel*. Nous savons que, dans les journées des 28 et 29, il a employé tous ses instans à porter du soulagement et des consolations de tout genre à nos malheureux blessés.

Il en est de même du respectable et digne docteur *Jacques*, qui, malgré un état pénible de convalescence, a non-seulement établi une ambulance chez lui, mais, bravant tous les dangers, a, lui seul, et sans aucun aide, porté les secours de son art à tous les blessés qui ont été frappés dans la rue du Coq et dans les environs.

Je ne veux pas non plus laisser ignorer la conduite toute française de M. *Henry*, ancien officier supérieur d'artillerie des Etats-Unis d'Amérique, et de M. le docteur *Benard de Courtigis*, ancien maire

d'admiration ; je ne sais plus ce que je suis...  
 Son indignation ne peut se calmer : il s'écrie  
 sans cesse : *de l'argent ! de l'argent à moi !  
 à moi !...*

---

de Savigné (Maine-et-Loire), demeurant, l'un et  
 l'autre, rue de la Paix, n° 8.

Sous le prétexte de fraterniser avec les soldats  
 du 5<sup>e</sup> de ligne, rangés en bataille près de la place  
 Vendôme, ils ont su leur rappeler que les militaires  
 étaient citoyens, et qu'il était impossible qu'ils s'ou-  
 bliassent jusqu'à tirer sur leurs frères. Après avoir  
 témoigné, par de louables largesses, combien ils  
 étaient heureux de se trouver au milieu de braves  
 aussi honorables, ils ont vu leurs efforts couronnés.  
 Ces soldats amis se trouvant forcés d'obéir aux  
 ordres de leurs chefs, ont seulement tiré en l'air ;  
 et bientôt ils sont venus se placer sous l'étendart de  
 la patrie.

Il en a été de même des sapeurs-pompiers aux-  
 quels M. Henry a trouvé le moyen de persuader  
 que leur métier était d'éteindre le feu et non de l'al-  
 lumer.

Enfin, ayant eu le bonheur de me faire comprendre, je le vois revenir à lui... il me serre la main.

Je le prie de venir dîner chez moi, il s'y refuse. Il accepte seulement le pain dont il avait besoin, et qu'apporte avec de l'eau, la dame à laquelle nous devions le don du mouchoir.

Je le presse d'accepter au moins un peu de vin. *Non, non*, dit-il, *cela coûte de l'argent; l'eau ne coûte rien*. Et il nous quitte, en se traînant et sans nous avoir dit son nom...

Que ce désintéressement est digne d'admiration!... Je ne puis me consoler de n'avoir pas suivi ce Français-spartiate. Mais j'étais si hors de moi que je ne savais plus ce que je faisais.

Voici encore ce que j'ai vu et ce qu'a vu aussi le digne et si honorable docteur *Zuzembullier*, mon ami, dont l'habitation est à côté de la mienne, et qui, oubliant, un instant, son origine suisse, s'est constitué fran-



çais en volant au secours des braves que ses compatriotes frappaient de leurs coups.

Un tirailleur qui, je crois, est un des forts de nos halles, atteint d'une balle partie du jardin du Louvre, tombe aux pieds d'un vieillard occupé aussi à conquérir la liberté.

Cet homme vénérable s'efforce de le relever, il le charge avec peine sur ses épaules, semble fléchir sous le poids et se hâte d'aller, tout en chancelant, le porter du côté des maisons et l'y mettre en sûreté. On voit dans ses mouvemens que, s'il peut ressentir la crainte, ce n'est que pour le précieux fardeau dont-il est chargé.

Arrivé à l'axe du quai, il s'arrête, se tourne du côté du Louvre, ajuste son fusil, tue un Suisse, et va déposer ensuite son brave et infortuné camarade!

Dis-moi, mon cher Boyer! toi, si brave militaire! est-ce digne d'un véritable brave, d'un soldat français?

Voici encore un trait qui doit être conservé. Il s'est passé sous les yeux de *M. Gibelin*, mon ami, et à côté de son habitation.

Un Citoyen, posté seul dans la rue Basse-du-Rempart, presque en face du ministère des relations extérieures, je n'ose pas dire, *ministère - Polignac*, avait déjà couché par terre une vingtaine de soldats, chargés de la garde de l'hôtel et de ses avenues.

*M. Gibelin*, plein d'admiration pour ce brave, se rend auprès de lui, et le supplie de lui permettre d'être son aide-de-camp. Le général accepte, et ordonne la barricade de la rue Basse, du côté de la rue Caumartin.

*M. Gibelin*, aidé de ses gens et de ses voisins, exécute les ordres qui lui sont donnés. Ensuite, et pour tromper l'ennemi, le nouveau Latour-d'Auvergne fait placer sa casquette et des chapeaux sur les points les plus saillans de la barricade et du talus du

boulevard : il recommence alors son feu.... et, secondé par M. *Gibelin*, il tire des divers points du camp.

Après avoir ainsi montré l'apparence d'un nombre de combattans, le citoyen-soldat s'avance jusqu'au milieu du boulevard; et apostrophant la sentinelle : *Tue-moi, ou je te tue!* s'écrie-t-il, en se portant toujours en avant... *Si vous n'êtes pas des lâches, tuez-moi*, dit-il aux soldats; et, se retournant vers la rue Basse : *Garde à vous, camarades!* s'écrie-t-il; *je vais tomber. Préparez-vous à me venger....* Une telle assurance, une telle audace produit un effet magique.

Les soldats craignent d'être assaillis par un peloton caché dans la rue Basse; ils reculent. En cet instant, notre brave leur ordonne de crier *vive la Charte!* de déposer les armes, et de se constituer prisonniers dans l'hôtel. Les soldats obéissent, et les portes se ferment.

Ce brave général se nomme *Favre*; il est

savetier hors de la barrière des Martyrs.

Il a tout refusé, jusqu'au vin que lui offrait M. Gibelin.

Il n'a pris qu'un peu de pain et de l'eau rougie. « *Nous ne buvons pas de vin, a-t-il dit, tant qu'il y a des ennemis sur pied; nous nous le sommes tous juré. Il faut du sang-froid. Donnez-moi de l'eau.* »

Je pourrais citer mille traits non moins admirables que j'ai recueillis dans la soirée.

En voici un qui pourrait faire rougir plus d'un valet de cour, dont les titres et l'insolence ne craignaient pas d'aller chaque jour s'humilier devant le coffre-fort du prince, et de mettre à prix la bassesse qu'ils offraient en échange.

Deux citoyens, couverts de haillons, armés l'un d'un fusil et l'autre d'une broche, s'avançaient dans la rue du Mail, chargés chacun d'un sac énorme d'argent, qu'ils avaient trouvés je ne sais où.

« *Que portez-vous là, et où allez-vous?*

leur dit un brave et loyal officier qui passait à côté d'eux , M. *Perrot*, mon ami, et l'un de nos ingénieurs géographes les plus distingués.

« *Nous allons porter cet argent à la Bourse, répondent-ils, et le mettre en sûreté, pour qu'on le rende à qui de droit.* »

M. *Perrot* les a fait suivre. L'argent a été fidèlement déposé.

Laisse-moi encore rappeler ici un trait de délicatesse que des hommes tels que toi sauront apprécier, quelque simple, quelque insignifiant qu'il puisse paraître aux yeux des personnes pour qui la fortune a ouvert ses trésors, et qui n'ont jamais ressenti des besoins.

Deux hommes (des chiffonniers) montaient la garde au pôle de la Bourse; ils y étaient depuis trente heures, et n'avaient pris aucune nourriture.

L'honorable et brave M. *Darmaing*, gérant responsable de la *Gazette des Tribunaux*, ayant eu occasion d'aller visiter ce

poste , touché du dévouement de ces deux citoyens , leur remet 10 francs , les engage à se rendre au restaurant voisin , et se charge de les remplacer provisoirement.

De retour au poste , ils remercient M. *Dar-  
maing* , et lui rendent 7 francs 75 centimes sur la somme qu'il leur avait remise.

Ministres des autels ! ministres d'un Dieu de paix , d'amour et de bonté ! ... c'est peut-être vous qui , des croisées de l'archevêché , tout près du temple de votre Dieu , avez donné la mort aux braves étendus sur cette place !!!... Du moins , il est certain que vous avez tiré sur le peuple !!!...

Une jeune femme cherchait son mari , en pleurant sur le sort des victimes que l'on enlevait pour les porter dans une tombe commune.

*Augustin ! Augustin !* s'écrie-t-elle , en reconnaissant son époux parmi les morts. Elle se jette sur lui , l'embrasse , et s'évanouit. Revenue à elle : « *Oui , les misérables t'ont*

*assassiné ! s'écrie-t-elle avec un calme plein d'une sainte indignation. Eh bien ! tu seras vengé ; du moins , tu n'auras pas de leurs prières ! Elle saisit une arme , s'élance.... mais , retenue par la foule qui l'entoure , bientôt elle verse un torrent de larmes , revient à elle peu à peu , et s'approchant du corps d'Augustin , plaçant la main sur le cœur : Eh bien ! oui , dit-elle avec un accent inexprimable , oui , nos enfans te vengeront..... Après quelques instans de silence : Mon ami , je te jure amour éternel ; je mourrai ton amie !*

Elle marque alors le corps d'Augustin , supplie qu'on lui permette de lui donner elle-même la sépulture dans une fosse à part , pour pouvoir y conduire ses enfans , et leur inspirer , sur les débris de leur père , la haine qu'elle voue aux scélérats qui lui ont arraché la vie.

Je ne sais si je m'abuse ; mais qu'il me semble grand , ce trait d'une femme que

l'on appelle du peuple ! Qu'est-elle devenue ?  
J'ai lieu de croire que l'on nous transmettra  
son nom.

C'en est assez pour ce soir. Je te quitte,  
mon ami. Adieu ; à demain.

Ton ami dévoué,

FABRÉ-PALAPRAT.

Vendredi 30 juillet.

J'apprends à l'instant, ou du moins l'on  
annonce, que *Charles X* est déclaré déchu  
du trône, et que la Commission provisoire  
a prié le *duc d'Orléans* d'accepter la lieute-  
nance générale du royaume, en attendant  
que les Français se soient donné un gouver-  
nement. Une proclamation du prince va,  
dit-on, annoncer son acceptation.

Excepté quelques hommes à principes hors  
de saison, tous paraissent enchantés de la



détermination qu'a prise à ce sujet la Commission de Députés , à laquelle , d'ailleurs , je pense que nous devons *une colonne civique* , pour le courage qu'elle a eu de se mettre à la tête du peuple de Paris dans une circonstance aussi difficile.

Quant au *duc d'Orléans* , nous savons qu'il a toujours été Français , en France comme au dehors ; qu'il s'est battu avec nous et pour nous , et jamais contre nous. Aussi , dans le cas où , ce que nous devons tous désirer , la nation viendrait à le choisir pour la gouverner , ce prince est tellement considéré par les diverses puissances , qu'il serait pour nous comme un messie , et deviendrait comme le lien d'union entre la France et les autres pays.

Nos politiques s'agitent de toute part pour savoir si le chef de l'Etat conservera le titre de Roi , si on lui rendra le titre d'Empereur. Le plus grand nombre penche pour la conservation du titre de Roi. Il me semble que

l'on suit en cela les conseils de la sagesse.

Cependant, que de braves, pleins du souvenir de notre gloire, seraient heureux de saluer un *Empereur des Français!* ce titre effacerait, peut-être, jusqu'à la dernière trace de nos anciens désastres, et ferait cesser à l'instant même, toute espèce de regrets.

Quelques Français, jugeant les hommes d'après eux, croient à la possibilité d'une république. Ils ne voudraient que d'un Président. Les titres de Roi et d'Empereur les épouvantent.

Sans doute, s'il était possible que la France donnât au prince un *titre nouveau*, un titre *créé par elle*, et qui fut en harmonie avec l'état de grandeur d'un peuple qui veut être libre, ce serait, peut-être, une utile concession faite aux citoyens qui craignent le rétablissement de la souveraineté royale ou impériale, et qui, à tort ou à raison, redoutent, plus ou moins, le prestige et la puis-

sance de certains *mots* dont le despotisme n'a que trop bien su faire usage, pour imposer aux peuples une honteuse servitude.

Je n'en disconviendrai pas, la puissance des *mots* est trop souvent une vérité; et l'histoire est là pour nous rappeler combien les hommes revêtus du pouvoir, ont, de tout temps, eu de propension à s'appuyer sur des *mots* pour mieux abuser de ce même pouvoir.

Cependant, si le chef de l'État, quel que soit le *mot* qui exprime son titre, pourvu qu'il tienne ce titre de la volonté de la nation, si ce chef, *empereur, roi, régent, administrateur-général, président*, et tout ce que l'on voudra, est lui-même soumis nécessairement à la constitution et aux lois, de la même manière que le sont les autres citoyens; s'il n'est chargé que de l'exécution des lois, à l'aide de ministres *positivement responsables*; certes, et en admettant que la constitution ait reçu toute la force et toutes les garanties qu'il dépend de la sagesse et de la

volonté de la nation de donner au pacte fondamental, je le demande à tout homme sans passion, quelle est la puissance des *mots* qui, dans ce cas, ne viendrait pas se briser contre la puissance de telles institutions? .... et les journées des 28, 29 et 30 juillet? ~~Un~~ tel souvenir pourrait-il être sans valeur?

Cela étant ainsi que je viens de le dire, si des raisons politiques ou autres réclamaient de la France le maintien de la royauté ou le rétablissement de l'empire, pourquoi la France ne serait-elle pas un royaume? Pourquoi n'en ferait-on pas un empire? Et avec sa constitution, ne serait-elle pas AU FOND *une république*? N'en est-il pas ainsi de tous les états constitutionnels?

Dans ce cas, que nous importe le *mot* ou le *titre*, pourvu que toutes les mesures soient prises pour que le *roi* ou *l'empereur* puissent faire le bien et ne puissent pas faire le mal?

D'ailleurs, si nous en appelons à l'expérience, et, en jugeant de bonne foi, ne

serons-nous pas forcés de convenir qu'il n'y a pas à balancer entre une monarchie républicaine et une république soumise à deux ou trois cents despotes?.... Nous devons, je crois, nous en souvenir !

Au surplus, et laissant de côté un sujet de discussion que nous ne pouvons traiter ici, tournons nos regards vers ce qui est le plus important. *Occupons-nous d'abord des choses.*

N'oublions pas surtout que des hommes de trouble veillent à nos côtés, et qu'ils attendent le moment de jeter au milieu de nous mille brandons de discorde.

Notre union a fait notre force; et par elle nous venons de reconquérir nos droits. Mais il ne suffit pas d'avoir conquis, il s'agit de conserver: c'est pourquoi, *restons unis!*....

Quel triomphe pour nos ennemis, et quel malheur pour nous, si, au moment où la France est appelée à poser les bases de l'édifice social, des *disputes de mots*, que l'on

s'efforce déjà de faire naître, venaient mettre la division parmi les citoyens, et les plonger peut-être dans les horreurs de la guerre civile !!....

On entend encore quelques coups de fusil, tirés en l'air. A cela près, nous sommes dans un calme parfait.

Samedi 31 juillet.

J'ai vu aujourd'hui arriver chez moi un garde-du-corps qui vient de Saint-Cloud : il est vêtu en maçon ; il a échangé ses habits à Meudon. Il m'a dit que mercredi le Dauphin a passé ses troupes en revue sur l'esplanade de Saint-Cloud ; il y avait environ quatre mille hommes et quarante pièces d'artillerie.

Après avoir harangué les troupes, il leur a déclaré que le roi voulait que l'on marchât sur Paris, et qu'elles étaient destinées à

venger la royauté et à faire rentrer les rebelles dans le devoir.

Le plus profond silence a accueilli la harangue du prince.

Le lendemain, jeudi, le même prince a fait la revue partielle des régimens : même harangue, même silence.

Enfin, un groupe de soldats s'est présenté, en déclarant qu'ils étaient tous prêts à marcher si le Dauphin se mettait à leur tête.

Je ne connais pas l'étiquette des cours ; mais il paraîtrait qu'un prince héréditaire d'une couronne ne doit pas s'exposer ainsi : du moins, les quarante pièces d'artillerie et les soldats sont restés à Saint-Cloud (1).

---

(1) Quoi qu'il en soit, nous ne devons pas oublier la conduite du duc d'Angoulême en Espagne et son ordonnance d'Andujar, quelque impression, d'ailleurs, que puisse laisser dans le cœur d'un homme libre l'infamie dont le gouvernement français s'est rendu coupable envers le brave peuple espagnol.

C'est alors que les troupes se sont en partie débandées.

Des satellites et des espions, placés à diverses distances, ont arrêté et fait fusiller quelques soldats. Cela n'a pas empêché qu'un grand nombre de gardes royaux n'ait pris le parti de se soumettre au Gouvernement de la nation.

J'ai donné à l'officier dont je viens de te parler une lettre pour le colonel *Châtry de la Fosse*, attaché à l'état-major de la place, et avec lequel j'ai l'avantage d'avoir des liaisons. Le colonel l'a accueilli avec le plus noble empressement; je lui en exprime ici ma reconnaissance.

Décidément, le *duc d'Orléans* est lieutenant-général du Royaume. Il vient de faire connaître son acceptation; la pièce relative à cette détermination du prince, est placardée sur tous les murs de Paris.

Le duc d'Orléans, pour déjouer les projets des malveillans, a cru devoir monter à



cheval , et proclamer, en personne , son dévouement à la cause de la nation.

Il a été accueilli par des témoignages unanimes de confiance et d'affection. Partout sur son passage a éclaté l'enthousiasme du cœur; c'était l'enthousiasme d'un peuple libre.

On assure que le lieutenant - général a nommé des commissaires près de quelques ministères ; savoir :

Intérieur, M. *Guizot* ;

Guerre, M. le général *Gérard* ;

Justice, M. *Dupont* (de l'Eure) ;

Finances, M. *Louis* ;

Qu'il a chargé M. *Delaborde* de remplir les fonctions de préfet de la Seine , et M. *Girod* (de l'Ain) celles de préfet de police , et qu'il a confié la direction générale des postes à M. *Chardel*.

On dit aussi que nos honorables compatriotes *Mérilhou* et *Barthe* sont nommés , le premier, secrétaire-général de la justice, et

le second , procureur du Roi auprès du tribunal de première instance de Paris.

A la bonne heure ! avec de pareils gens on peut du moins dormir tranquille !

On fait courir le bruit que *Charles X* et le Dauphin sont prêts à abdiquer, à condition qu'on leur fera une pension !!!

Cela me paraît impossible. Quelles que soient les sottises, quelles que soient les folies que des scélérats aient fait faire à *Charles X*, je ne croirai jamais que l'on ait pu le forcer à oublier qu'il a été roi du premier peuple du monde. Ce serait là un tel excès de dégradation, qu'encore une fois, je ne pourrai jamais y croire. Il est si beau de savoir rester grand, même au sein de l'infortune !

Le duc d'Orléans, dans des jours néfastes, donnait, aux États - Unis, des leçons de français et de mathématiques.

Sans doute, il n'appartient pas à tout le monde de savoir la langue des Français ;

mais il n'est permis à personne de manger d'un pain déshonoré.

J'aurais encore à causer avec toi ; il est si doux d'épancher son cœur dans le sein d'un ami !... Mais il est quatre heures : nos jeunes gens partent ce soir pour Cordes ; et , comme je désire qu'ils te remettent eux-mêmes ma lettre , je suis forcé de terminer.

Cependant , quelque pressé que je sois par le temps , je veux encore te faire plaisir , en t'apprenant que notre ami M. *Emmanuel de Las-Cases* , aide-de-camp du général *Gérard* , ayant été envoyé à l'Hôtel des Invalides pour parlementer et y faire arborer les couleurs nationales , le gouverneur refusa d'obéir à l'ordre qui venait de lui être transmis. Le jeune officier , n'écoulant que son devoir et son courage , aidé de citoyens dévoués , se porta de nouveau sur l'Hôtel , s'en empara , et fit à l'instant même flotter sur le dôme le drapeau tricolore , aux cris mille fois répétés de *vive la nation* ! Il

fit connaître au général ministre ce qui s'é-  
 tait passé; et le brave *Fabvier*, investi du  
 gouvernement des Invalides, s'empessa  
 d'aller rendre aux vétérans de la gloire le  
 droit de célébrer leurs victoires et de chan-  
 ter *la Liberté*, pour laquelle ils avaient si  
 long-temps versé leur noble sang.

Adieu, mon cher Boyer; je t'embrasse de  
 cœur. Ton ami dévoué,

FABRÉ-PALAPRAT.

Embrasse, en mon nom, nos amis les  
 Cordéens qui voudront bien se souvenir de  
 leur compatriote.

Je n'en désigne ici aucun en particulier;  
 je te charge de me suppléer.

A l'un des prochains courriers, je te don-  
 nerai d'autres détails, si j'en ai le temps.

Quant aux nouvelles générales, tu les  
 trouveras dans les journaux.

*P. S.* J'apprends à l'instant qu'un de ces

hommes qui n'existent que pour l'honneur et la patrie , M. Auguste Bastard de l'Estang , a exposé mille fois sa vie pour empêcher l'effusion du sang. Capitaine d'état-major de la garde royale , et commandant d'abord au Palais-Royal , il n'a point permis à ses soldats de tirer , malgré les balles qui les assiégeaient. Pour faire cesser le carnage , il s'est porté , au milieu du feu , auprès du commandant de la garde , placé dans la rue de Richelieu ; et , après ~~lui~~ avoir démontré que tous les efforts devenaient inutiles , et obtenu l'autorisation de se rendre à la Bourse en qualité de parlementaire , pour déclarer au nom de la garde , qu'elle était prête à cesser les hostilités , il s'est vu exposé à toute la fureur du peuple , qui , à la vue de son uniforme , le prenait pour un traître ; et au moment où il faisait entendre des paroles de paix , il a eu la douleur de voir tomber à côté de lui un grand nombre de citoyens par l'effet de la mitraille , qu'au

mépris de toutes les lois de la guerre, ou sans doute, par un funeste mal-entendu, les canonniers de la garde venaient de lancer sur eux.

Bravant à la fois et la mitraille de ses soldats et les horribles menaces qui le poursuivaient, il se rendit, à l'instant même, au point d'où le canon lançait la mort. Il fit cesser le feu et se hâta de retourner vers la Bourse pour y annoncer la soumission de la garde au Gouvernement de la nation.

Honneur à ce brave Français !